

Coins de chez nous : de La Forclaz à Ollon

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 13

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199282>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements partent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.

la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Une mauvaise méthode.



— Comment s'appelle le père
des fils de Zébédée ?
— ... J'sais pas.



— Voyons, comment s'appelle
ton papa ?
— ... Corbaz.
— Et toi, comment t'appelles-tu ?



— Corbaz.
— Eh bien, comment s'appelle
le père des fils de Zébédée ?



— Corbaz...
!!!

Coin de chez nous.

DE LA FORCLAZ A OLLON.

Nous avons laissé à la Forclaz, dans notre dernier numéro, deux touristes affligés de la nostalgie de l'alpe. C'était au petit jour. Malgré les arrangements pris avec les courants aériens par l'excellent M. Capré de Chillon, il faisait un temps à ne pas mettre un chien dehors. Enveloppé dans le double rideau du brouillard et de la neige qui tombait à petits flocons, le paysage n'existait plus. Il s'était transformé en un chaos blanc, quelque chose comme une gigantesque bouillie au lait. Un montagnard, le seul habitant de la Forclaz qui mit le nez à l'air, hocha la tête en voyant les excursionnistes quitter leur bonne petite auberge et s'engager sur la pente qui domine le village.

— Hum ! dit-il, vous ne passerez pas facilement par Bretaye aujourd'hui. Il y a trois mètres de neige là-haut et pas de chemin ; personne n'y va maintenant.

Les deux enrégés ne se laissèrent pas retenir. Equipés comme Nansen allant à la conquête du pôle, ils avaient confiance en leurs skis, en leurs raquettes et en leur bonne étoile. Ils n'oubliaient pas d'ailleurs les êtres laissés au foyer, et ils s'étaient promis de rebrousser chemin si la partie devenait périlleuse.

Dans la belle saison, on monte en deux heures de la Forclaz au lac des Chavonnes. Il faut en mettre sans doute trois fois autant par une neige molle où le piéton enfonce jusqu'à la ceinture, si tant est que l'escalade soit possible dans de telles conditions. Avec les patins des Norvégiens, ce n'est plus que l'affaire de trois heures.

Dire que ces trois heures passées à patouger dans de la colle glacée, à travers la brume, soient un plaisir des dieux serait enjoliver la

vérité. Mais ce n'est pas un exercice qui excède les forces de marcheurs très ordinaires. Il est indispensable cependant de ne pas se mettre en route sans avoir pris avec soi toute sa bonne humeur. C'est elle qui fit trouver pleine de charmes à nos deux voyageurs cette expédition à l'aveuglette le long de roides pentes boisées, où ils n'avaient pour guides que la chance, compagne de tous ceux qui croient en elle.

Vous connaissez ce coin idyllique des Alpes vaudoises que baignent les ondes des Chavonnes et de Bretaye. L'hiver en cache les minuscules océans, mais il ne lui enlève pas tous ses attraits. Il lui en donne même d'autres. Seulement, il faut que le soleil se mette de la partie. Le soleil ! M. Capré l'avait promis aux deux touristes. Mais que les promesses ne leur avait-il pas faites : le joran au Sépey, au lieu de la pluie ; la bise à la Forclaz, au lieu de la neige, et, à la place des brouillards des hauteurs, un ciel bleu et une vue merveilleuse ! Depuis vingt-quatre heures, les éléments contredisaient systématiquement ces pronostics.

Eh bien ! malgré tant de déceptions, les patineurs alpins gardaient la foi. Et voici que les flocons cessent de tourbillonner et que les nuages se ramassent en grosses pelottes, poussés à droite et à gauche par un faible souffle. Au milieu du ciel, une trouée se fait. Presque imperceptible tout d'abord, elle ne tarde pas à s'accuser et à laisser entrevoir, gros comme le plastron des gendarmes vaudois, un morceau de bleu tout ce qu'il y a de plus bleu. Christophe Colomb découvrant le nouveau monde ne dut pas être pénétré d'une joie plus vive que celle qui s'empara des flâneurs des neiges à la vue de cette tache d'azur, puis d'une seconde tache et d'une troisième et de bien d'autres encore : le ciel s'était débarbouillé entièrement et le soleil riait à la montagne blanche et pure.

Cette fêerie de la lumière ne dura qu'une heure, mais n'eût-elle été que de quelques minutes, elle ne s'effacera pas de la mémoire des heureux mortels qui en furent les spectateurs. Oubliés à jamais le brouillard, la pluie, la neige et les fatigues de l'escalade ! Monsieur Capré, vous êtes un grand magicien, et ceux qui doutent de votre pouvoir méritent de mourir dans les oubliettes de Chillon.

De Bretaye, les touristes descendirent sur Chesières et Ollon. Ce furent de fantastiques glissades sur des pistes où les troncs d'arbres lancés par les bûcherons avaient creusé un sillon qui filait tout droit dans la vallée. Le soleil s'était de nouveau éteint et la brume était revenue. Il se mit même à pleuvoir. Mais qu'importait aux patineurs ! N'avaient-ils pas les yeux pleins du magique tableau du col, où éclataient tous les tons de l'or et de l'argent.

A Chesières, ils laissèrent passer une ondée plus forte que les précédentes. Ils goûtaient ce plaisir que ne connaîtront jamais les promeneurs en voiture et les « chauffeurs », de casser une croûte de bon appétit, le corps délicieusement retrempé par les exercices de la journée. Leurs amphytrions étaient de bonnes gens de la Suisse allemande.

Ce ne furent pas les seuls confédérés qu'ils rencontrèrent en ces parages. Il y en aura à la montagne bientôt autant qu'à Montreux, où l'on peut maintenant apprendre l'allemand plus aisément qu'à Berne.

Au hameau de La Pousaz, une montagnarde remplissait son seau à la fontaine, au bord du chemin :

— Combien met-on d'ici à Ollon ? lui demandèrent les deux touristes.

— Was sage Sie ? (Vous dites ?)

La bonne femme ne savait pas un traitre mot de français. Il fallut lui répéter la question dans son idiôme, à quoi elle répondit avec autant d'empressement que de loquacité.

Entre Olon et Aigle, sur la grande route, des couples cheminaient bras dessus, bras dessous, fleuris de bruyères à la boutonnière et au corsage et chantant en chœur, avec de fort jolies voix, d'ailleurs : *Han an em Ort es Blüemli g'sch* (J'ai vu quelque part une fleur-rette). Encore des confédérés, ceux-là, et qui saluaient les passants en un français hybride.

A leur vue, les excursionnistes descendus de Bretaye se rappelèrent un personnage rencontré la veille et qu'à sa tournure ils avaient pris pour un montagnard des Ormonts.

— Non, ché suis bas tout à fait une Ormonane, leur avait-il dit. Ché suis du canton Berne, mais déjà longtemps ché vive chez eux. La première fois qu'ils me voyaient, ils étaient bas gontents avec moi ; mais aaujourd'hui ils sont tout autrement, et ché peux aussi être gontent avec eux. Quand ils me voient, ils me disent toujours comme avant : « Salut, ch...gne d'Allemand ! » Mais ché me fâche blus, ché sais que c'est amical pour moi.

V. F.

Le bon vieux régent.



A le voir en tenue d'intérieur, veston de tricot en laine du pays, pantoufles de lisières lâches et traînantes, calotte noire fripée sur son crâne aux mèches grises et clairsemées se rendant à la fontaine, une cruche de grès à la main, vous le prendriez pour le plus humble des bourgeois.

Mais adressez-lui une parole quelconque, après le bonjour d'usage échangé, et vous verrez aussitôt, par la solennité du ton, la recherche des expressions et surtout par l'allongement complaisant de la phrase, que vous avez affaire à un ancien pédagogue.

Dès lors, les *m'sieu le régent* par-ci, *m'sieu le régent* par là que vous lui prodiguezerez, s'efforceront de réparer ce que votre jugement premier a eu d'erroné.

Ce type honorable au premier chef, se voit dans la petite ville où le brave homme est venu passer ses années de retraite, une retraite bien et noblement conquise par trente ou quarante années de bons et loyaux services, dont ont bénéficié deux générations au moins. Ah ! dame ! ces premières années de repos n'ont pas été tout roses, car la nostalgie du métier l'a tenu si fort dans le commencement qu'il en a fait une maladie. Pensez donc, ne plus savoir que faire de ses journées, après quarante ans d'une vie dont chaque heure avait son emploi fixé, son intérêt, son but, lui apportant constamment le sentiment d'être une autorité, presque une puissance. Oui, la transition d'une vie à l'autre ne pouvait s'opérer sans souffrance.

Mais voilà, l'ennui écrasant du désespoir, a trouvé son dérivatif dans un emploi bien facile pour lui de secrétaire de la municipalité de la petite ville, puis il s'est mis que bien que mal, avec ou sans apprentissage, à relier les volumes qu'on veut bien lui confier ; enfin le cercle des modérés, dont il fait partie et où son opinion est tenue en estime, charme ses soirées ou ses après-midi de pluie. Sans compter que la saison des vendanges le retrouve invariablement fidèle à ses fonctions de partisseur chez le riche monsieur X...

Et toujours, au pressoir comme au village, jadis, sa supériorité d'instruction plane au-dessus des grosses réalités de la vie du travail, mettant un frein aux gros mots, une sourdine aux plaisanteries à double sens, de ceux qui peinent sous son œil bienveillant. A la maison, *m'sieu le régent* ne dédaigne aucune occupation, de celles du moins qu'un mari peut se permettre sans attentat à la dignité de son

sexe, ce qui fait dire aux voisines de madame la régente qu'elle a bien du bonheur d'avoir un homme rangé, un homme de maison, quoi !

Est abonné à la *Semaine religieuse* et au journal politique le plus modéré.

En vertu de la loi du progrès, le fils de *m'sieu le régent* ne peut devenir qu'un pasteur, avocat même, quoique l'échelon pour arriver à ce grade soit plus malaisé à gravir.

Avec quel orgueil plein d'attendrissement *m'sieu le régent* recevra les félicitations de ses amis le jour de la consécration au St-Ministère de son fils !

Et ce seront de beaux jours que ceux où il arrangera d'une façon toute symétrique les *têches* de bois du bûcher de la cure, fossyera les carrés de choux et taillera les arbres fruitiers, d'après une méthode raisonnée que lui seul connaît.

Quant à la fille de *m'sieu le régent*, il va de soi qu'une fois son brevet d'école normale brillamment conquis, elle s'élancera d'un nouveau zèle vers les sommités de l'enseignement supérieur où elle se créera infailliblement une notoriété des plus honorables.

Tout cela grâce à ce que de braves parents sont restés simples malgré tout, car l'élévation de leurs enfants sur l'échelle sociale est faite de leur économie, peut-être de leurs privations.

Et voilà pourquoi cette page commencée avec une pointe d'humour trouve son auteur avec une larme au coin de l'œil en la finissant.

M^{me} L. D.

Au bord de l'Aar.

Il n'est compagnie plus joyeuse que la colonie romande de Berne. Chacun sait ça.

Tandis que partout ailleurs, en Suisse, un ordre *venant de Berne* est un ordre qui fait trembler, devant lequel on s'incline sans... ou plutôt avec murmures, les Romands de Berne ne se sentent nullement gênés par le double et imposant voisinage du Haut Conseil fédéral et du gouvernement de LL. EE. Ils plaisantent l'un et l'autre ; d'une façon toujours gentille et spirituelle, il est vrai ; c'est ce qui sauve tout.

On a joué dernièrement, au Cercle romand de Berne, une revue locale *Berne-Revue*, qui a obtenu un très grand succès. Un de nos amis de Berne a bien voulu, avec l'autorisation des auteurs, nous communiquer le manuscrit de cette revue ; nous lui devons un réel plaisir. Et puisqu'on veut bien nous permettre d'y glaner, nous en profitons. Nous picorons naturellement dans les scènes dont l'intérêt n'est pas trop local et qui peuvent, par conséquent, être comprises de tous nos lecteurs.

Plus heureuse que Guillaume-Tell.

La scène représente la place Bubenbergr ; au fond la statue de Bubenbergr. Il est minuit.

La statue *La Berna* qui, sur sa fontaine, devant le palais fédéral, s'ennuie pour le moins autant que notre pauvre Guillaume Tell, en sa prison du péristyle, a décidé de faire un petit tour dans sa bonne ville. Elle entre en scène et, s'adressant au public, débute par les couplets suivants, chantés sur un air de la *Mascotte* (Un jour le diable ivre d'orgueil).

Devant le palais fédéral,
Sur une fontaine on m'a misé.
Je ne m'y trouvais pas trop mal,
Mais j'eusse été bien mieux assise.
Depuis quarante ans, sans fauteuil,
Je vois passer des hommes graves
De l'un ou de l'autre Conseil,
Et me dis : Voici nos Burgaves !

Refrain.

Sur la place du Parlement,
Moi je m'embête énormément ;
Hélas ! la ville m'abandonne
Sur ma colonne.

II

Deux ou trois fois par an, voilà
Tout mon agrément sur la terre.
Les trams ne s'arrêtent pas là
Et rien ne vient pour me distraire.
Si j'étais d'un « kränzli » du moins,
J'apprendrais là ce qui se passe
Et je saurais trouver les coins
Où le bon public se délasse.

Refrain.

Sur la place du Parlement
Etc.

III

Il me faudrait du rigolo,
Foire aux oignons bien arrosée,
Casino, Théâtre, Apollo
Et Romands, jouant au Musée.
Près des ronds de cuir fédéraux,
La vie est pour moi trop tranquille.
Place à *Berna*. Loin des bureaux,
Je veux connaître enfin ma ville.

Refrain.

Sur la place du Parlement
Je m'embête énormément
Alors, j'ai sauté, qu'on m'pardonne,
De ma colonne.

« Berna » et le Romand.

Un romand, sortant du « Café Bubenbergr », où il a fait un joyeux souper, débouche sur la place.

BERNA (l'interpellant). — Hé ! *Dû* !

LE ROMAND. — Siouplait ?

BERNA. — D'où viens-tu ?

LE ROMAND (à part). Sont-elles curieuses, ces statues ! — Mon Dieu, ... Madame, ... je...

BERNA. — Ah ! vous êtes Welsche ?

LE ROMAND. — Oui, madame, sauf le respect que je vous dois.

BERNA. — Et quelle est votre profession ?

LE ROMAND. — Ancien président du Cercle romand.

BERNA. — Tiens, ça ne doit pas vous surmener. Et qu'est-ce qu'on y fait, à votre Cercle romand ?

LE ROMAND. — Oh ! bien voilà, ça dépend. Il y en a quelques-uns — pas très nombreux — qui jouent aux cartes ; d'autres — moins nombreux — qui les regardent ; d'autres — moins nombreux encore — qui lisent les journaux. Il y a aussi, et c'est le gros contingent, ceux qui viennent déposer au cercle leurs caoutchoucs et leur parapluie, les soirs de concerts d'abonnement.

BERNA. — Et les autres, ceux qui ne viennent jamais, qu'est-ce qu'ils font ?

LE ROMAND. — Les autres ?... Ils paient leurs cotisations... en soupirant.

Que de scènes et de chansons amusantes à citer : *La chanson de la circulaire romande*, *La chanson des balayuses*, *La chanson du Théâtre et du Casino*, *La chanson du français fédéral*, dont voici un couplet :

Confédérés, chers et fidèles,
Eventuellement,
Vos demandes éventuelles,
Respectivement,
Devront bien, pour être exaucées,
Eventuellement,
En temps utile être adressées
Respectivement,
Eventuellement,
Respectivement.

C'est aussi beau que de l'allemand !

Et bien d'autres ; mais la place nous fait défaut.

Une encore, cependant, de ces chansons ; pour terminer. Elle chatouille agréablement notre amour-propre de welsches :

Les amours de « Berna ».

(Air : Ah ! s'il est dans votre village.)

I

Si parfois, dans vos promenades,
Vous rencontrez un beau garçon,
Qui s'en va gai comme un pinson,
En babillant sous les arcades,
Et qui fait de l'œil gentiment,
Je vous le dis : c'est un Romand.